



L'ERABLIÈRE CANADIENNE

Le poète a chanté tes gloires, ma Patrie,
Tes grands lacs et tes monts, et ton cap Diamant ;
L'étranger, sur ton sol, contemple avec envie,
Tes chutes, tes îlots et ton fleuve géant.

Mais n'est-il pas encor plus d'une rime à dire
Sur cette érablère, où, jadis, nos aïeux
Ont bâti le chantier que j'aime et que j'admire :
C'est la cabane à sucre au toit brut et mousseux !

Voyez le forestier plongeant sa blanche lame
Dans le sein de l'érable, au tronc fier et juteux,
Pour tirer goutte à goutte un précieux dictame,
Qui coule sans effort comme un présent des cieux.

Le chalumeau dans l'urne en cadence déverse
Le succulent nectar : et saluant le jour
Un rayon de Phébus l'illumine et s'y berce ;
L'oiseau jette au printemps son premier cri d'amour !

En avant ! travailleurs, pas de merci ni trêve !
Emplissez les tonneaux, et faites la moisson.
Vite ! attisez vos feux, j'entends bouillir la sève ;
Du chantier la vapeur s'échappe en tourbillon.

L'écho du bois répète une clameur joyeuse :
Accourez, visiteurs, vous, jeunes amoureux ;
L'air est pur et seïn, la "tira" est savoureuse ;
Goûtez bien vos ébats, vos gambades, vos jeux.

C'est par enchantement que le dîner s'appête :
Sur l'humide gazon la table on va dresser,
Où tout le monde étale un menu pour la fête ;
Et le "coup d'appétit," n'allez pas l'oublier.

Bravo ! nous entendons crépiter la "grillade,"
Le bruyant cliquetis des verres, des couteaux ;
On a rose les mets de plus d'une rasade :
Que l'on dine avec goût sous les bons vieux arceaux !

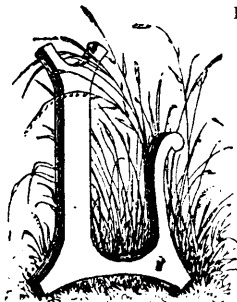
La troupe fait justice à ce banquet champêtre ;
On cause et l'on babille en groupes dispersés ;
Là-bas, on se balance aux branches d'un vieux hêtre ;
On ceint les jeunes fronts de lierres tressés.

Oh ! voici que résonne : "A la claire fontaine,"
Egayant du grand bois les échos ébahis ;
Le chant succède au chant : "Vive la Canadienne !"
Toujours, vive l'érable ! et vive mon pays !

Alfred Garneau

GALERIE CANADIENNE

M. ALFRED GARNEAU



LE MONDE ILLUSTRÉ a entrepris, depuis quelques années, de faire connaître nos écrivains canadiens-français. C'est une tâche louable qui doit lui valoir les sympathies de tous.

Je viens de choisir, pour le présenter à nos lecteurs, l'écrivain le plus modeste, peut-être, de notre république des lettres.

En effet, M. Alfred Garneau, fils, a été bien souvent cité, mais jamais, je crois, on a donné sa biographie ; car, comme tous les vrais savants, il n'aime pas la publicité. Cependant, il dépasse de cent coudées certains littérateurs dont on parle qu'en leur accordant les épithètes les plus ronflantes.

M. Alfred Garneau, fils aîné de l'immortel F.-X. Garneau, est né à Québec, le 20 décembre 1836.

Dès l'âge le plus tendre, sa passion pour l'étude et la poésie, en particulier, fut remarquable. Il avait dix huit ans, lorsqu'il composa son épître, intitulée : *Première page de la vie*.

Ce premier pas indiquait clairement que le jeune Garneau ferait son chemin dans la carrière que son père avait brillamment illustrée.

Suivant l'exemple de la plupart de nos grands hommes, il débuta dans le journalisme, puis il passa à l'étude du droit.

Entre temps, il trouva moyen de signer bon nombre de nouvelles historiques et littéraires, puis des poésies telles que *Le bon pâtre* et *A mes amis*. *Le bon pâtre* a trouvé place dans *La poésie française en Canada*, anthologie qui devrait être dans chaque famille canadienne.

En 1882, voulant faire de l'œuvre de son père un monument définitif, il entreprit de publier une quatrième édition de *l'Histoire du Canada*, après avoir, avec un soin jaloux, revu et corrigé chacune des pages de ces précieuses annales.

C'est au lendemain de l'apparition de ce travail que *La Minerve* disait :

" Cette nouvelle édition de l'ouvrage magistral de notre grand historien a été faite, sous la direction et la surveillance de son fils, Alfred Garneau, cet érudit, ce linguiste, ce poète à l'esprit délicat, qui aurait déjà doté notre littérature de chefs-d'œuvres peut être, si, malheureusement pour nous, tout en héritant du génie de son père, il n'avait en même temps hérité de sa modestie poussée à l'extrême."

L'auteur de ces lignes en l'appelant : " poète à l'esprit délicat " venait de lui décerner le titre qu'il mérite au plus haut degré, selon moi, puisque je ne sache pas qu'il existe, parmi nous, un littérateur plus subtil, pouvant présenter des images plus jolies, des assemblages de mots plus gracieusement sonores. De tous nos poètes, il est celui qui a construit le sonnet que j'admire le plus. Jugez-en :

CROQUIS

Je cherchais à l'aurore, une fleur peu connue
Fraîche fille des bois et de secrets ruisseaux,
Des sources de cristal aux murmures d'écume
Enchaînaient mes pas et surprisaient ma vue.

O folle cascade ! en légers écheveaux
Son onde s'effilait sur une roche nue,
Puis, sous un rayon d'or un moment retenue,
Elle riait, limpide, entre ses verts roseaux.

Et comme j'écoutais fleurs et branches mutines,
Ravi, l'oreille ouverte aux rumeurs argentines,
Pareilles aux soupirs d'un luth mystérieux,

Soudain, glissant vers moi, sur son aile inquiète !
A travers les rameaux, doux et penchant la tête,
Un rossignol vint boire au flot harmonieux.

Eh, bien ! N'est-il pas pénible, pour les amants de la poésie légère et charmeresse, de voir un tel poète abandonner sa lyre, pour se plonger dans l'étude aride de la linguistique et de l'histoire ? Oui, n'est-ce pas ?

C'est pourtant ce qu'a fait M. Garneau.

On dit même qu'il doit bientôt livrer au public un travail considérable dans ce genre sérieux.

Disons, en terminant, que c'est aussi un de nos rares écrivains qui s'est rendu maître de la langue française.

A ce propos, je me permettrai de citer les paroles de M. F. X. Marchand, député de Saint-Jean d'Iberville, et membre de la Société Royale : " Quand nous avons corrigé soigneusement un manuscrit quelconque, Garneau survient et trouve encore des fautes ! "

Inutile de dire qu'il est aussi sévère pour lui-même et l'on peut être certain que si Garneau signe quelque chose, il ne donnera pas prise à nos Zoïles.

René Doumie

Il est aussi difficile de bien sortir du pouvoir que d'y entrer.—GLADSTONE.

La lecture est le divertissement qui laisse à l'esprit le plus de liberté pour penser à autre chose.—RENÉ DOUMIE.

ACROSTICHE

A MADAME GEORGE COTÉ, DE SAINT-HYACINTHE

Sur la mort de sa fille

En vain la froide terre aux cieux te disputait,
Vierge dont la candeur n'était point de ce monde,
Au banquet des élus ton âme t'invitait !...

O calme ton cœur, ô mère ! en sa douleur profonde,
Offre à Dieu le calice où déborde le fiel...
Toute vie ici bas, passe, hélas ! comme l'onde,
Et ceux qui ne sont plus nous attendent au ciel.

J.-W. POITRAS.

LA VIE D'UNE ROSE

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses :
L'espace d'un matin.—MALHERBE.

I



Je suis éclos par une belle matinée de printemps. Autour de moi, les grands bois. A mes pieds, la source limpide et transparente. Solitaire et triste, j'étais heureuse lorsque le rossignol venait parfois à mes côtés faire entendre son chant délicieux. Gentil consolateur ! gai compagnon de mes jours d'infortune !

Un féroce disciple de saint Hubert eut la barbarie de le tuer, et je le vis expirer à quelques pas de moi. Puis, ce fut un papillon aux ailes d'azur qui devint, pendant quelque temps, mon visiteur assidu, jusqu'au jour où il tomba dans les filets de quelques méchants gamins qui passaient par là. Me voilà donc délaissée de nouveau. Chaque matin, à mon réveil, je faisais une prière au bon Dieu. " Créateur de toutes choses, disais-je, Dieu des enfants, des femmes et des fleurs, prolongerez-vous longtemps encore mon exil ici-bas ? " A peine avais-je achevé ces mots, que je me sentis un jour brusquement saisie et emportée. Je m'évanouis !

II

Quand je revins à moi, je n'étais plus seule, cette fois, mais perdue au milieu de toutes mes compagnes, humble et pauvre petite fleur ! Un doux parfum m'aida à sortir de cet engourdissement ; quelque chose de vague, délicieux, mystique. Je ne m'y trompai pas. Je me trouvais dans une église. C'était l'époque du mois de Marie, et ma vie allait ainsi s'écouler à l'ombre des autels. Chaque jour, un jeune homme au regard doux et triste, à la physionomie intelligente, venait s'agenouiller pendant quelques instants. Sa belle tête fine semblait prendre plaisir à me contempler. Il était souvent accompagné d'une ravissante jeune fille, appuyée au bras d'une femme en deuil. C'était sa fiancée, que sa mère conduisait ainsi. Quelques jours plus tard, en effet leur union se célébrait. Comme c'était beau, alors ! Qui saurait rendre l'effet si saisissant que produisit en moi la cérémonie dont je fus témoin ce jour-là ! J'appelai la mort. Elle viendrait à sa guise. Un peu plus tôt, un peu plus tard : que m'importait ?

III

Pourtant, le Ciel me réservait une dernière joie. Les jeunes gens revinrent à l'église pendant la semaine qui suivit leur mariage.

—Vois-tu cette petite rose déjà fanée ? disait le jeune homme : mes yeux, je ne sais pourquoi, se sont toujours portés sur elle avec une sorte de prédilection.

—Moi aussi, lui répondit sa jeune femme, je l'ai examinée quelquefois. Aussi, sera-t-elle pour nous un grand souvenir.

Et en disant ces mots, elle me prit, puis me plaça dans son livre de prières.

Qu'avais-je donc fait, me suis-je demandé souvent depuis, pour être remarquée ainsi plutôt que les autres ?—EDOUARD MICHEL.